

Europe 1 : La station qui a bousculé les conventions

[Véronique Groussard](#) Publié le [24 juillet 2016 à 19h09](#)

The image shows the word "L'OBSS" in a large, white, serif font, centered on a light gray background. The letters are slightly shadowed, giving them a three-dimensional appearance as if they are floating or resting on the surface.

Le génération Europe1 ((YAN))

Ils sont partout. Grappes juchées sur les arbres, agrippées aux réverbères, réfugiées sur les balcons et par-dessus les toits. Pour le premier concert en plein air de cette ampleur, où vont se produire Sylvie Vartan, Les Chats Sauvages et, bien sûr, Johnny Hallyday, il n'y a plus un millimètre de libre, ce 22 juin 1963. Depuis le podium installé place de la Nation, à Paris, on peut voir la lave humaine grossir à vue d'œil dans toutes les rues qui convergent vers ce point névralgique. Il n'y a pas tant d'occasions de s'amuser dans la France gaullienne, surtout quand on a 15-16 ans. Alors, même des bonnes sœurs ont amené de jeunes âmes pour écouter Johnny. *"L'estomac tordu"*, Maurice Siegel, le patron d'Europe N° 1, l'organisateur de ce rassemblement, ne peut s'empêcher d'imaginer le pire : *"Un balcon qui s'effondre, une branche qui casse peut provoquer une panique catastrophique."* Richard Anthony est tétanisé avant d'affronter cette marée ; une main secourable lui tend une bouteille de whisky, il en boit le quart. La scène est inaccessible, il faut y amener Johnny dans un panier à salade. Lorsqu'il s'empare du micro, la

communion atteint le firmament. *"Le lendemain, au lycée, se souvient Mychèle Abraham, une des grandes voix des années 1970, il y avait ceux qui en étaient et... les autres."*



Europe No 1 agit comme un révélateur

A l'aube, la France se réveille sidérée face à cette réalité démographique : les enfants du baby-boom débordent d'énergie, ils imposeront bientôt leurs jeans, leur musique, leur liberté sexuelle... Grandis dans l'atmosphère de la guerre d'Algérie, ils veulent vivre, insouciants, interdire d'interdire. Arlette Tabart, alors programmatrice raconte : *"Le public, les politiques n'avaient pas pris conscience de cette réalité ; tout à coup, ils la visualisaient. Cette nuit-là marque, d'une certaine façon, la prise de pouvoir par les ados" "*

Europe No 1 agit comme un révélateur. Pourtant, lorsque Daniel Filipacchi avait lancé l'invitation -*"Venez tous samedi soir à 9 heures, place de la Nation"* - au micro de "Salut les copains" (SLC), personne n'imaginait la suite. Ni les réactions qui s'ensuivraient. Catastrophiste : *"Quelle*

différence entre le twist de Vincennes et le discours de Hitler au Reichstag, si ce n'est un certain parti pris de musicalité ?" (Philippe Bouvard, 33 ans, dans "le Figaro"). Analytique : "Il peut y avoir dans le yé-yé les ferments d'une non adhésion à ce monde adulte [...] profondément démoralisant au regard de toutes les profondes aspirations d'un être jeune [...]. Je crois que le sens finalement dominant de l'extase désirée, appelée par le yé-yé, est le jouir » (Edgar Morin, sociologue). Pragmatique : "Ces jeunes ont de l'énergie à revendre. Qu'on leur fasse construire des routes !" (De Gaulle). "Lorsque les profs nous interrogeaient sur nos désirs d'avenir, on était dix à répondre : "Entrer à Europe N° 1 !""", s'amuse Mychèle Abraham, qui finira par "faire partie de la roulotte". "Cette antenne, c'était un état esprit, selon Arlette Tabart. On ne peut pas s'appeler Europe N° 1 et être à la traîne !"



En 1955, l'équipe mythique qui crée cette première antenne "*music and news*" a deux caractéristiques : elle n'a jamais fait de radio (hormis son dirigeant, Louis Merlin, venu de Radio Luxembourg) et elle est jeune : à la rédaction, Maurice Siegel et Jean Gorini, ont 35 et 30 ans; aux programmes, Lucien Morisse n'en a que 25, et Daniel Filipacchi, 27...

Quant aux reporters, ils ont l'âge du public. Au fond, tout ce petit monde grandit ensemble dans une certaine spontanéité : ceux qui parlent dans le micro, leurs invités, les auditeurs. *"Dans "Salut les copains", écrit alors Edgar Morin, le mot-clé n'est pas "idole", comme l'avaient cru les marchands de disques, mais "copain"."*

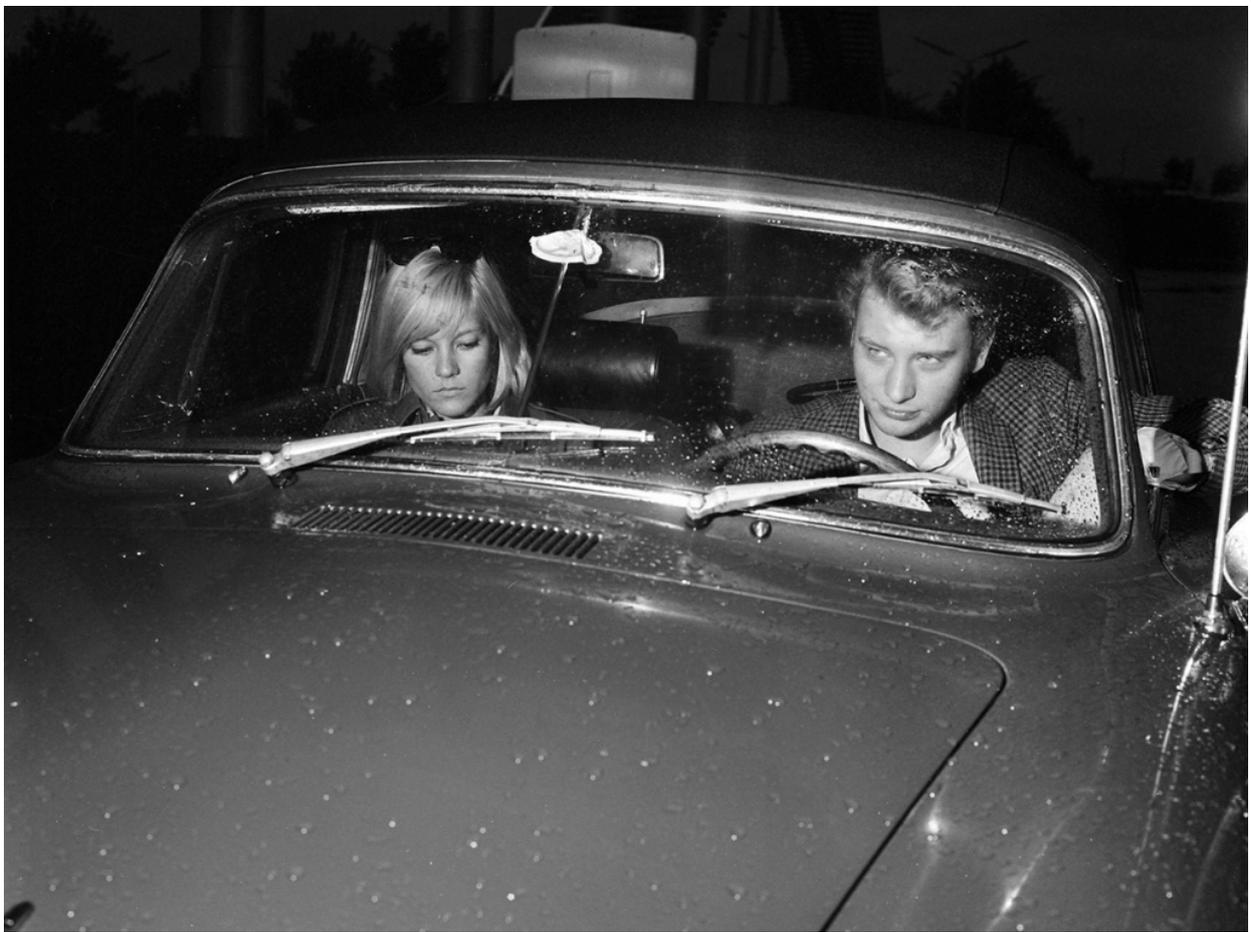
L'antenne donne toute sa place au rock. Ces années-là, on écoute, dans l'extase "Sgt. Pepper's Loner Hearts Club Band", diffusé en exclusivité, mais aussi - carrément improbable - un feuilleton expérimental en langage yaourt ; on répond à la loufoque invitation de l'animateur Hubert : *"On est en août, et si vous apportiez du sable devant Europe N° 1 ?"* La quantité sera telle qu'il faudra fermer la rue. On se gondole à cette provoc de Jean Yanne : *"J'ai vu un agent de police dont l'expression bovine appelait l'idée de mise à mort. J'ignore l'identité de ce triste ruminant mais, a toutes fins utiles, j'ai note son numéro de matricule."* Et le voilà qui le donne à l'antenne !



"Vous empêchez les jeunes de faire leurs devoirs"

On se désole lorsque Lucien Morisse casse en direct le 45-tours de Johnny Hallyday : *"Voilà un disque que vous entendez pour la première et la dernière fois."* On se console quand Filipacchi , pour protester, le diffuse deux fois par émission durant une semaine. A partir de mars 1968, on se passionnera pour "Campus", créé par François Jouffa : *"Je n'ai, hélas, pas su tenir les étudiants allemands reçus après la tentative d'assassinat de leur leader Rudi Dutschke. Ils gueulaient : "Presse Springer, presse fasciste" , "De Gaulle facho"."* Petit problème, l'émetteur d'Europe No 1 est situé en Sarre, territoire international lors du lancement de la radio, devenu allemand. *"Je découvre alors l'accord entre la radio et le gouvernement pour ne pas critiquer la politique intérieure allemande"* , ajoute le journaliste. "Campus", repris par Michel Lancelot, devient culte.

Bref, Europe No 1 tranche avec le ton empesé qui prévaut alors ailleurs. L'ex-prof Georges Pompidou, Premier ministre, pourra bien tancer Filipacchi et son "SLC" – *"Vous empêchez les jeunes de faire leurs devoirs. Croyez-moi, vous commettez là une mauvaise action"* –, à 17 heures, ils ont tous l'oreille collée au transistor. Jusque-là, la radio s'écoutait en famille autour du meuble de salon, et ce n'était pas les enfants qui choisissaient le programme. *"Daniel ne disait rien mais de façon géniale , s'amuse François Jouffa. Presque de l'anti-radio, c'était très improvisé."* Les auditeurs, expliquera l'intéressé, *"nous acceptaient parce que nous ne leur parlions pas comme à des jeunes, donc des débiles"* . Un ton tout aussi nouveau prévaut dans les news. Ailleurs, des speakers, voix solennelle et désincarnée, lisent les informations rédigées par les journalistes. *"Ici, on avait pour mot d'ordre de parler aux auditeurs comme si on était assis sur le bras de leur fauteuil"*, racontera Pierre Bonte.



Elle parle de ce que les autres taisent

Europe No 1, dont la création est contemporaine des "événements d'Algérie", comme on disait à l'époque, va s'emparer du sujet. Elle parle de ce que les autres taisent : Radio Luxembourg tient l'info à distance et Paris Inter est une radio gouvernementale. Europe No 1 diffuse les *"Mollet démission"* , *"Mollet à la mer"* qui cueilleront le nouveau président du Conseil, en visite à Alger, en 1956, et, surtout, fera entendre les tirs, les fusillades. *"A part "Cinq Colonnes à la une" – une seule fois - personne n'en parlait. Moi, à certains moments, j'intervenais dix fois par jour"* , dit le grand reporter Julien Besançon. Cette couverture est rendue possible par le Nagra, un nouveau magnétophone serré dans une sacoche de cuir que l'on tient sous l'aisselle, comme un ballon de rugby, pour capter le son en courant. Le prestige des grands reporters d'Europe doit beaucoup à cette agilité interdite à leurs confrères de Paris Inter qui ne se déplacent qu'avec une équipe et dans un camion calé sur vérins.

"On était les as du bout de ficelle et de la démerde, l'essentiel était qu'on nous entende, alors que nos concurrents exigeaient un son impeccable" ,

dit Gilles Schneider. Sur le fond, ce Nagra change tout. *"On diffuse ce qu'on veut, quand on veut, avec le commentaire qu'on veut, la censure préalable devient impossible. C'est très dangereux..."* , relate avec malice Julien Besançon. Voix indissociable de tous les événements marquants de l'époque, il reste persuadé que, *"sans la confusion générale de 1956 à 1962, Europe No 1 n'aurait pas vécu. C'est une sorte de Moïse sauvé des eaux de la pagaille et de la panique pendant la décolonisation"* .



La station bouscule, désoriente les politiques

Un scoop mondial vaudra à Besançon les honneurs de "Time". Fin mai 1967, il discute du Proche-Orient avec Maurice Siegel : *"Ça pue là-bas, Maurice. – Tu le sens comme ça ? Vas-y !"* Le 5 juin, à 6h55, l'opératrice qui doit me passer Paris hurle : *"La guerre est déclarée !"*, son fiancé rentrait du premier bombardement sur l'Égypte." C'est le début de la guerre des Six-Jours. Le public est suspendu à ses reportages : *"C'était Rosny-sous-Bois, on suivait l'avancée de l'armée israélienne. Ça changeait tout le temps"*, se souvient Gilles Schneider.

Le Nagra, toujours lui, induit un rapport différent aux gouvernants, habitués à l'ORTF qui diffuse leurs discours dans leur intégralité précédés et suivis de "la Marseillaise". Après avoir enregistré un laïus de quarante-cinq minutes de Guy Mollet, Julien Besançon soupire : "*Monsieur le Président, qu'est-ce que vous croyez qu'on peut faire de ça ? – Qu'est-ce que je fais ? – Eh bien, vous recommencez en... trois minutes.*" La station bouscule, désoriente les politiques. Pendant la guerre d'Algérie, Europe No 1 manie de la nitroglycérine car on la capte parfaitement à Alger. Lors du putsch des généraux, en 1961, "*les soldats du contingent [...] apprirent [en nous écoutant] que la France, dans sa quasi-unanimité, était hostile au coup d'Etat [...], de la réserve ils passèrent à l'hostilité déclarée et le coup échoua*", écrit Maurice Siegel dans "Vingt ans ça suffit !" (Plon). Les relations avec de Gaulle sont ambiguës. "*Il avait besoin d'Europe, dont il s'est servi comme contrepoids à la radio officielle qui n'était pas favorable à la décolonisation*", analyse Julien Besançon. Mais ça secoue régulièrement. Un jour, Siegel est appelé à "comparaître" (sic) devant Michel Debré. Le Premier ministre a, devant lui, les scripts des éditos de Claude Terrien, "annotés en marge à l'encre rouge : "Inadmissible", "exagéré ", "suppositions gratuites"".



Europe N° 1, encore elle, lance - la première - avec l'Ifop l'estimation à 20 heures lors de la présidentielle de 1965. *"Siegel m'avait demandé une lettre de démission, mise dans son tiroir, au cas où je me serais trompé"*, raconte Besançon. A l'heure dite, énorme embarras : *"Comment l'annoncer ?" "De Gaulle en ballottage Ou "Mitterrand au second tour ?" Ou - ce que je choisis finalement - "Il y aura un second tour" ?"*

En mai 1968, Europe N° 1 a toujours la main. *"Pour la première fois, raconte le préfet de Police Maurice Grimaud dans "En mai fais ce qu'il te plaît" (Stock), nous mesurons le rôle considérable [...] de la radio dans la rue au niveau des manifestants [...] [Elle] a certainement contribué à rabattre vers le Quartier latin quantité de gens [...]. Ainsi conditionnés, ils étaient saisis soudain d'une immense curiosité d'"y aller voir" [...]. Mais plus d'une fois, c'est par ce moyen que, nous aussi, nous étions alertés sur un incident."*

Dans sa grande naïveté, le gouvernement les radiotéléphones. Ni une ni deux, Besançon, Schneider, Jouffa et les autres toquent chez les particuliers, bidouillent le combiné téléphonique et lancent leurs

reportages sur les ondes. Mai-68 laissera des traces. Il faudra faire oublier "radio-barricades", donner des gages au pouvoir. La fin de quelque chose...

L'image ne serait pas complète sans l'évocation de l'actionnaire Sylvain Floirat, entrepreneur privé mais aussi homme de confiance de l'Etat, avec lequel il est en affaires : c'est Floirat qui transportait le corps Expéditionnaire de Toulouse à Saïgon. Il récupère Europe N° 1 dans un package sans l'avoir voulue. Ce parfait inconnu, chapeau Eden sur le crâne, fort accent rocailleux périgourdin, débarque un jour au 26bis, rue François-Ier : *"C'est Europe ? Je jette un coup d 'œil, je vais vous dire, parce que tout ça, c'est à moi."* Lui qui n'a qu'une interrogation dans les affaires - *"Où est le gras ?"* - va laisser faire l'équipe. *"Il avait la hantise de l'engueulade du ministre"*, raconte Siegel. *"Il souffrait"* mais avait compris qu'*"une information libre était une des conditions du succès d'Europe N° 1. Que cette liberté rapportait de jolis dividendes"*.